

NOTRE EXPOSITION.

Notre grande fête commerciale industrielle et agricole qui, hier encore, pouvait ne paraître qu'un rêve, est entrée aujourd'hui dans le domaine de la réalité, car l'organisation en est à peu près complète.

Le gouverneur Foster prête son puissant appui à l'entreprise nous permet d'espérer le docteur Irion, président du comité de l'agriculture, de l'horticulture et de l'immigration, qui, il y a quelques jours, a eu un entretien avec la première de nos autorités d'Etat.

Bien qu'aucune allocation ne soit faite en prévision d'une fête du genre de celle qui se donne dans notre ville au mois de mai prochain, cependant le concours de l'Etat est d'ores et déjà acquis à l'œuvre. M. Foster ne laisse jamais échapper la moindre occasion qui s'offre à lui de travailler à l'avancement et à la prospérité de la Louisiane. Il sera à la Nouvelle-Orléans très prochainement, et déjà il est question de l'inviter à se consulter avec le comité exécutif de l'Exposition pour aviser aux mesures les meilleures qui tendront à rendre l'Exposition aussi attrayante que possible.

Les compagnies de chemins de fer ont déjà fait part de leur intention d'organiser des excursions à prix réduits.

Si, comme on a lieu de l'espérer, le "La Jockey Club" met son bon beau local contigu aux "Fair Grounds" à la disposition des organisateurs de l'Exposition, on y exposera les œuvres d'art que l'on recueillera dans tout l'Etat.

Les dames de la Nouvelle-Orléans, sans le concours desquelles il n'est guère possible d'organiser une Exposition quelconque, ont été invitées à travailler de concert avec le comité exécutif au succès de l'Exposition.

Un vif intérêt s'attache à l'exhibition de chevaux où figurent vingt-cinq shetland-poisés pur sang qui nous viendront de New York et de l'Iowa. Ces animaux sont admirablement bien dressés et vont jouer ici une pantomime qui témoignera de leur rare instinct, de leur intelligence, pourrions nous écrire.

Les négociants ou corporations qui ont déjà retenu des emplacements sur les terrains de l'Exposition, sont à l'œuvre et préparent leurs étalages; citons entre autres: MM. Jos. Schwartz Co Ltd, Junius Hart, L. Grunwald Co Ltd, C. W. Eichling, Smith Bros., Manufacture de glace "Crescent", F. P. Magee, Mme H. E. Witherspoon, M. V. Wehrman, M. F. R. Moore.

ECOLE CATHOLIQUE D'HIVER.

Comme nous l'avons déjà annoncé, il y a, ce matin, à l'église de l'Immaculée Conception (Jésuites), une grand'messe pontificale célébrée par Sa Grandeur Mgr N. A. Gallagher, évêque de Galveston. Le sermon sera prêché par un aumônier du même Etat, le Texas, Mgr Ed. J. Dunne, évêque de Dallas. On nous annonce pour mercredi prochain, à 8 heures du soir, une séance qui attirera indubitablement la foule des fidèles — la représentation de la Passion par le cinématographe. Cette représentation sera accompagnée d'un concert par le chœur des Jésuites.

La conférence qui a pour titre

"Le Christ dans l'art" sera faite par le Rév. Biever, de la Société de Jésus.

Hier, à 8 heures du soir, M. Henry Austin Adams a donné sa dernière conférence sur un sujet on ne peut plus captivant, surtout pour ceux qui ont la passion de la littérature anglaise — sur Tennyson.

On connaît depuis assez longtemps, à la Nouvelle-Orléans, le talent de M. Austin Adams, un des orateurs les plus éloguents à la fois et les plus élégants que l'on puisse entendre.

Ainsi, toutes les fois qu'il doit parler, la salle Tulane est-elle comble. D'ordinaire, il y a beaucoup de dames à ses conférences; il y en avait hier plus que jamais, et le succès a été grand. Nous regrettons qu'il ne se fasse plus entendre, car c'est un excellent orateur et un charmant causeur. Sa diction, toujours très juste, est d'une élégance et d'une netteté rares. M. Austin est un véritable artiste de la parole.

Bureau météorologique.

Washington, 25 février — Indications pour la Louisiane—Température dans la partie ouest; s'éclaircissant dans la partie est; plus froid; vents vif du sud à ouest.

AU REICHSTAG.

Berlin, Allemagne, 25 février — Il y a eu des débats animés cette semaine au Reichstag et à la Diète de Prusse.

Au Reichstag, les socialistes, en critiquant les peines sévères imposées par le tribunal de Dresde aux perturbateurs socialistes, ont causé des scènes tumultueuses.

Herr Grandauer, un socialiste, a qualifié les peines infligées de "brutallement tyranniques".

Herr Rueger, un député de Saxe, a dit que ces paroles constituaient un abus de la liberté de s'exprimer, et il a demandé protection au président de l'Assemblée.

Herr Rueger a été hué par les membres de la gauche.

Herr Stradthagen, un autre socialiste sortant de prison après avoir purgé une condamnation pour lèse-majesté, répondant au baron Von Stum, leader des conservateurs, a dit que les remarques de cet orateur "n'offraient qu'un intérêt pathologique". Il a été rappelé à l'ordre.

Les prochains voyages de l'empereur Guillaume.

Berlin, Allemagne, 25 février — Vers le milieu de la semaine prochaine l'empereur Guillaume se rendra à Oldenbourg, où il visitera la maison royale.

D'Oldenbourg, l'empereur se rendra à Wilhelmshaven, où il demeurera durant la préparation des troupes d'infanterie de marine qui doivent s'embarquer pour Kiau-Chow, où elles remplaceront celles qui s'y trouvent actuellement.

Peut-être Guillaume visitera-t-il ensuite l'île d'Heligoland pour y inspecter les travaux de protection.

Candidature de M. Constans à la présidence du Sénat.

Londres, 26 février — Le correspondant de l'Observer à Paris dit que M. Constans, qui a été récemment nommé ambassadeur de France en Turquie, a officiellement annoncé sa candidature à la présidence du Sénat.

M. Constans arrivera à Paris lundi prochain. Il a de bonnes chances de réussite, croit-on, malgré la violente opposition des radicaux.

NECROLOGIE.

M. Emile Welti, homme politique suisse, dont nous avons annoncé la mort dans nos dépêches d'hier, était né à Zurzach (canton d'Argovie) en 1825. Il suivit les cours de droit à Berlin et à Iéna, puis s'établit à vocat dans son pays natal. Elu membre du gouvernement du canton d'Argovie en 1856, il fut chargé du département de la justice et ensuite de celui de l'instruction publique. En 1857, il entra au Conseil des Etats, qu'il présida en 1860 et en 1866, fut élu en décembre de la même année, membre du Conseil fédéral, dont il ne cessa depuis de faire partie, soit comme ministre de la guerre, soit comme ministre des postes et chemins de fer. Elu au moins six fois président de la Confédération helvétique de 1869 à 1890, il dirigea, comme tel, le département des relations extérieures. Il eut une grande part dans la réorganisation des affaires militaires, dans l'établissement de la constitution de 1874 et dans l'exécution du chemin de fer de Saint Gothard. Au mois de décembre 1891, il donna sa démission de président de la République helvétique à la suite du rejet par référendum du projet de rachat des chemins de fer. Considéré comme l'un des premiers orateurs de la Suisse et doué d'un talent incontestable d'organisateur, M. Welti s'était acquis une grande popularité et beaucoup d'influence auprès des divers partis politiques de la Suisse.

Mort du fondateur de l'Agence Reuter.

On verra annoncée dans nos dépêches, la mort de M. Paul Jules Reuter, fondateur de l'agence télégraphique qui porte son nom. M. Reuter était né à Cassel, le 21 juillet 1811. Il fut employé dans une maison de banque à Göttingue, puis il s'occupa d'études scientifiques, et s'attacha aux découvertes de Gauss sur l'électromagnétisme. A partir des événements de 1848, il se consacra tout entier à l'idée de créer, au service de la presse, un système d'informations rapides.

Général Gaetan de Gramaudet de Rochebouet.

La nouvelle de la mort du général Rochebouet nous a été communiquée hier par le télégraphe. Le général était né à Angers (Maine-et-Loire) le 16 mars 1813. Il entra à l'école polytechnique en 1831 et en sortit dans l'arme de l'artillerie. Lieutenant le 1er octobre 1835, capitaine le 18 février 1841, chef d'escadron le 13 juillet 1849, il prit part à la répression des tentatives de résistance au coup d'Etat du 2 décembre 1851 et fut promu, à cette occasion, officier de la Légion d'honneur, le 12 du même mois. Lieutenant-colonel le 8 janvier 1853, il appartenait au 14e régiment de l'artillerie à cheval, fut promu colonel le 5 septembre 1854, fit la campagne d'Italie, devint général de brigade le 23 juin 1859, et commandant de l'artillerie de la garde impériale. Général de division le 1er mars 1867 et membre du comité d'artillerie, il reçut, lors de la nouvelle division des corps d'armée, le 28 janvier 1874, le commandement du 18e corps à Bordeaux.

Etranger jusqu'alors à la politique, M. de Rochebouet fut mis en évidence par les événements qui suivirent les élections du 14 octobre 1877. Le maintien du cabinet de Broglie aux affaires était devenu impossible, le maréchal de Mac-Mahon fit venir à Paris le général, pour le mettre à la tête d'un ministère composé de personnages pris en dehors des deux Chambres. Il reçut lui-même, avec la présidence du conseil, le portefeuille de la guerre, et eut pour collègues M. de Banneville, ancien ambassadeur à Vienne, aux affaires étrangères; M. Faye, membre de l'Institut, à l'instruction publique; M. Lepelletier, conseiller à la Cour de cassation, à la justice; M. Welche, préfet du Nord, à l'intérieur; M. Dutilleul, ancien député, aux finances; M. Ozanne, secrétaire général au Ministère du commerce, à l'agriculture; le contre-amiral baron Roussin, à la marine, et M. Graff, inspecteur général des ponts et chaussées, aux travaux publics.

Ce ministre, qui prit le nom de cabinet d'affaires, fut continué le 14 novembre 1877. Le président du conseil se présenta devant la Chambre des députés avec un programme incolore et se vit repousser, séance tenante, par un ordre

du jour d'exclusion, déposé par le comité des dix-huit et adopté par la majorité de la Chambre. La situation du ministère s'aggrava bientôt par la divulgation d'ordres de préparatifs militaires paraissant avoir pour but un coup d'Etat dont le sens restait indéterminé. M. de Rochebouet et ses collègues donnèrent leur démission et, après avoir gardé l'expédition des affaires courantes pendant quelques jours encore, se retirèrent définitivement, le 14 décembre, pour faire place au cabinet Dufaure. Le général reprit son commandement à Bordeaux et, lors des visites officielles du jour de l'an, protesta devant le maire-sénateur, M. Fourcand, contre les rumeurs de tentatives militaires ébruitées quelques semaines auparavant. Au mois de mars 1879, lors de la discussion des conclusions du rapport de la commission d'enquête sur les actes des ministères du 16 mai et du 14 novembre 1877, M. de Rochebouet fut compris, comme tous ses collègues, dans le vote de blâme affiché par ordre de la Chambre dans toutes les communes de France. Il fut admis dans le cadre de réserve en mars 1878. Commandeur de la Légion d'honneur le 8 octobre 1857, il fut promu grand officier le 20 avril 1871.

Une œuvre patriotique.

On se souvient qu'à une époque il fut question d'élever à la Nouvelle-Orléans un monument à la mémoire du général Beauregard. Une souscription fut ouverte à cet effet; mais les circonstances firent que ceux qui avaient conçu le projet en différaient l'exécution à plus tard.

La lettre qu'on lira ci-dessous vient de lui; peut-être fera-t-elle reprendre et mener à bien cette œuvre éminemment patriotique.

4 Outet 49e rue, New York 26 février, 1899.

Au général Lawson, L. Davis, Nouvelle-Orléans, La.

Mon cher général, Dans la publication de janvier dernier, sur les "Vétérans Confédérés" j'ai lu, avec grand plaisir, le rapport dans lequel vous avez intérêt à un fonds de plus de \$4000 destiné à élever un monument convenable au général Beauregard, le plus grand soldat, le plus pur patriote, le plus parfait honnête homme de la Louisiane, de l'amitié de qui je me suis toujours glorifié.

Après avoir assisté aux services qui ont eu lieu à sa mémoire, à Charleston, j'ai versé \$100 pour lui élever un monument en cette ville, en même temps que j'en avais \$100 à la Nouvelle-Orléans, son lieu de naissance, dans le même but.

J'apprends maintenant, par la première fois, que l'Etat et la Cité qu'il aimait tant, s'apprêtent à glorifier sa mémoire et j'espère que je puis encore vivre assez longtemps pour en être témoin.

Laissez-moi vous citer ce que disait de lui l'éminent Bernard, qui, ayant fidèlement servi, comme ingénieur en chef, sous le Grand Napoléon:

"Ses savantes combinaisons pour concentrer les armées, avant les batailles de Bull Run, de Shiloh, d'Olustee, en Floride, sa défense de Charleston, de Bermuda Hundred et de Petersburg, ont été des objets d'admiration pour les hommes de guerre et ont fait dire au major général Bernard, chef des ingénieurs des Etats-Unis, que le général G. T. Beauregard était le plus éminent stratège que la guerre ait produit dans les deux camps opposés."

Comme son aide de camp, dès les commencements, et avant la première attaque contre le Fort Sumter, jusqu'au jour où il m'a ordonné de donner et de recevoir sa parole, à Greenboro, Caroline du Nord, il s'est écoulé une période de plus de quatre ans, pendant laquelle je suis resté en aussi étroites relations avec lui, qu'un fils avec son père. Je l'ai vu souvent, bien cruellement éprouvé; jamais un mot dur ou déplaçant ne s'est échappé de ses lèvres. Tous ceux qui l'avaient approché l'aimaient comme général et comme ami.

Il me semble encore le voir sur le sanglant champ de bataille de Shiloh, saisissant le drapeau du 13e régiment de la Louisiane, faisant en français, appel à ses Louisianais et leur criant de le suivre. Puis, à cheval à la tête d'un régiment de Tennessee, prenant le drapeau du régiment, faisant appel en anglais à ses hommes et dans une charge faisant reculer l'ennemi de plus d'un mille, au milieu de l'engagement le plus acharné de cette sanglante journée.

J'ai toujours été convaincu que la Louisiane serait fière de lui élever un monument digne du plus grand de ses enfants. Que Dieu hâte l'accomplissement de cette œuvre glorieuse.

Bien sincèrement, etc. ALEX. ROBERT CHISOLM, Ex-Lieutenant colonel et aide de camp du général Beauregard.

PENSEES.

Que la terre est peuplée à qui la voit des cieux. S'étonner est du peuple, admirer est du sage. Est-ce un pied de savoir qu'on mesure les hommes.

A la Chambre des Représentants

Washington, 25 février — La Chambre a continué aujourd'hui la discussion du budget de l'armée, mais ne l'a pas terminée. Une grande animosité s'est manifestée pendant les débats, et quelques paroles aigres ont été échangées entre MM. Grosvenor et Cannon, d'un côté, et MM. Simpson, de Kansas, et Cochran, du Missouri, de l'autre.

A partir de deux heures les membres ont écouté les éloges funèbres du sénateur Walthall et du représentant Love, tous deux de l'Etat du Mississippi.

THEATRES.

Le Col. Hopkins a eu la main heureuse cette semaine. Il nous donne "The Great Diamond Robbery" — scène pleine d'actualité qui nous fait pénétrer dans les intérieurs du grand capharnaüm de l'Amérique. "The Great Diamond Robbery" est une pièce émouvante qui va attirer la foule au St-Charles. Signalons surtout la scène qui nous introduit dans le fameux établissement Hoffman, où les glaces qui se reflètent et les jets de lumière produisent de merveilleux effets.

THEATRE CRESCENT.

Tout les amateurs de théâtre, à la Nouvelle-Orléans, connaissent "The White Slave" qui a déjà obtenu tant de succès parmi nous. C'est une pièce qui n'admet pas la médiocrité dans l'interprétation. Aussi, la troupe qui va la jouer parmi nous a-t-elle été composée avec un soin minutieux. Ce drame prête beaucoup à la mise en scène qui est en effet riche.

Citons surtout l'intérieur du steambot "La Belle Créole", une scène d'incendie et un désastre sur le Mississippi. — Le tout entremêlé de chants et de danses.

C'est, en un mot, un spectacle très mouvementé et très émotionnant. Il y aura certainement foule, ce soir, au Crescent.

ACADEMIE DE MUSIQUE

Changement presque complet de programme, aujourd'hui, à l'Académie de Musique. Ce qui nous attend d'attrait à ce que l'on appelle, ici, le vaudeville, c'est qu'il exige de chacun des exécutants une qualité spéciale qui en fait une véritable étoile de la rampe, et il n'est ainsi non seulement dans les scènes comiques, mais dans les scènes sérieuses et dramatiques, dans le chant comme dans la danse.

C'est ce qui explique le succès remarquable de M. H. Richard, qui est un chanteur d'élite. C'est pourquoi il a été réengagé pour la semaine qui commence.

C'est ce qui fait aussi la popularité des œuvres de M. de Mias Lizia Raymond et de Miss Thoma. Chacune d'elles se fait chaleureusement applaudir partout où elles paraissent. Il en sera ainsi, ce soir, à l'Académie, dont la salle sera comble. Le kinodrome se met aussi de la partie, cette semaine, et il ne peut que redoubler le succès de la série des soirées qui vont commencer.

TULANE.

Ce soir, première apparition de M. Harry Miller, à la fois auteur et acteur, qui interprète lui-même ses créations et leur donne une si étonnante vie! Il s'est fait une grande réputation dans "The

Wife", "Shenandoah", "The Manquerada", "Gowing the Wind" etc. C'est la première fois que nous pouvons juger de ce qu'il sait faire; mais il jouit d'une réputation telle, que son succès est assuré d'avance. Il est, du reste, très habilement entouré, et sa troupe est un troupe d'élite. Nous y remarquons Harrington Keynold, Robt T. Harris, Leslie Allen, ainsi que Miss Mabel Bert, Margaret Dale et Miss Julia Gray — autant d'étoiles de la scène américaine.

Tient une Manufacture Illustre de Whiskey.

M. H. Marston, après dans l'industrie de la fabrication de whiskey, a été nommé par le gouverneur de la Louisiane, commissaire des Etats-Unis. C'est à 66 ans sous une option de \$250.

Nouveaux employés à la Douane.

Les trois officiers de la Douane, nommés récemment ont hier, prêt le serment entre les mains du colonel Wilmberly, et pris leurs places respectives. Ce sont le colonel F. N. Wicker, le nouvel estimable J. M. Doote, l'assistant et le Dr George McCall, examinateur des drogues.

Le colonel Wicker est un ancien officier de l'armée, bien connu. M. Doote est un louisianais des Avoyelles et a déjà servi sous MM. Wimberly et le colonel Bozer.

Les nominations de F. W. Gibson, de Dudley Coleman, de John et de C. J. Bell qui sont annoncées seront probablement approuvées, également par le département du trésor.

Le jury n'a pu s'entendre.

Le cas de Jesse H. Maes, administrateur de Joe J. Tremlett, contre le compagnie d'assurances et de crédit de St-Louis, a été entendu à la Cour d'appel présidée par le juge Boardman. Le jury a compté 6 n'a pu s'entendre.

La mort de la jeune Bright maie d'assurances, prouvée par le témoignage de Dr Bloom qui le signait à l'Edouard de Charité. L'assurance a refusé jusqu'ici de payer, trouvant la réclamation non fondée.

Subite absence de mémoire.

Un cas singulier a été constaté hier, à la première cour de recorder. Ike Mulligan, jeune homme de 30 ans, a comparu devant le juge, ne pouvant rappeler qu'il était venu le long de la rue Basin.

Après beaucoup d'efforts de mémoire, il se souvient que son nom était Ike Mulligan. Habitant la Nouvelle-Orléans depuis nombre d'années, ayant changé plusieurs fois de quartier, il ne pouvait le désigner. Après un long examen fait par les étudiants de l'hôpital, le juge l'a envoyé à la prison de paroisse pour y être soigné par le médecin.

Prisonnier récalcitrant.

L'avant-dernier nuit un nègre du nom de Jas Toton avait été arrêté à l'angle des rues Donagay et Franklin par des agents de police H. Miller, mais un moment où celui-ci téléphonait pour le wagon de patrouille, le noir s'est enfui.

Il a été pourvu par des citoyens qui l'ont arrêté après avoir tiré plusieurs coups de revolver sur lui, sans l'atteindre.

Collision.

Hier matin, à neuf heures et demie, une collision s'est produite à l'angle des rues Canal et Basin, entre un charbonnier et un charbonnier. Le No 57 de la ligne Claiborne et une charrette conduite par Alfred Bergeron. Dommages \$10.

Arrêtés.

Le sapeur G. Long vient d'arrêter deux étrangers dans le long de la rue St-Charles, hier, après minuit. Certain qu'ils étaient tous deux étrangers, il se fit aider par M. Louis Cormier, le journaliste, et l'officier Boylan. Les noms des individus saisis sont Blau et Richardson. Des armes furent trouvées sur leurs personnes. Ce Blau est connu par divers sobriquets: Le Blanc, Smith, Watson, et demeure rue Royale No 134. L'autre est comme Vincent, alias Kelly. Il est âgé de 18 ans et demeure coin Musique et Esplanade. Il est comparu devant le juge Duggan et ont été mis sous caution, accusés de port d'armes cachées, on attendant jugement.

York... Est-ce que votre mémoire s'en irait, master Jonathan, murmura-t-il... Non... Il faut que je sache...

Et s'approchant de l'employé qui dirigeait les voyageurs vers leurs cabines, il écouta ce qu'il allait dire le nouvel arrivant.

— La cabine de luxe s'étend par M. William Snorbyf demanda le voyageur dans un français très pur.

— C'est le numéro 6, rue de Paris, répondit l'employé.

— Diable, je ne m'étais pas trompé, je le reconnais, c'est le fils Snorby... c'est toujours le portrait de son père à son âge... mais le pauvre garçon a beaucoup changé depuis qu'il a quitté l'Amérique.

— C'est malheureux, je l'ai vu souvent jadis, mais je ne lui ai jamais parlé... Il faudra pourtant que je fasse avec lui plus ample connaissance; il vaut plusieurs millions de dollars, sa mère est vieille, malade, il peut devenir un excellent client. d'argent qu'on le dit un peu toqué... Je me présenterai.

L'exécution n'avait toujours la conception chez le solliciteur. Aussi, ayant reculé de quelques pas, il s'arrangea de façon à couper la route de William Snorby.

— Pardon, monsieur, dit-il, mais n'est-ce pas à monsieur William Snorby que j'ai l'honneur de parler?

Le voyageur, tiré de la rêverie

dans laquelle il semblait plongé, eut un brusque sursaut, puis, après un rapide examen de son interlocuteur, il répondit:

— Parfaitement, monsieur.

— Monsieur Snorby, vous m'excuserez de la liberté que je prends en me présentant à vous. Je suis J.-J. Speedy, de la maison J.-J. Speedy and W. W. Mortimer.

Et se rengorgeant le petit homme ajouta:

— Je fus le solliciteur de M. votre père, et j'ai eu jadis l'honneur de vous voir plusieurs fois avec lui.

L'inquiétude d'abord répandue sur les traits de William Snorby disparut aussitôt.

Il salua cordialement le solliciteur.

— Monsieur Speedy, je suis heureux, dit-il, de rencontrer dès mon embarquement une personne amie. Il y a longtemps que j'ai quitté l'Amérique, et je suis enchanté de m'entretenir avec vous de New-York où je vais sans doute trouver bien des changements.

Speedy se félicitait d'avoir abordé Snorby et constatait avec le plus grand plaisir, du reste, que son interlocuteur n'appartenait pas dans ses relations la froideur américaine.

Durant la traversée, William Snorby eut pour compagnon attentif le solliciteur qui semblait vouloir prendre à tâche de le distraire.

Malgré les saillies du petit homme, malgré les anecdotes souvent croustillantes qu'il raconta sur plusieurs notabilités en vue de la grande cité, le front de Snorby ne se dérida pas, et pourtant ce fut toujours avec un vif intérêt qu'il écouta son voisin de cabine.

Plusieurs fois même, rentré chez lui, il inscrivit sur son block-notes le nom des personnages importants dont J.-J. Speedy l'avait entretenu.

Dans une des conversations que les deux passagers de "La Normandie" eurent ensemble, William Snorby se trouva une fois fort intéressé par la peinture des services que son interlocuteur avait soi-disant rendus à un ami de sa famille.

Speedy était habile à se faire valoir, et Snorby l'interrompit tout à coup.

— Il vous est possible d'avoir des renseignements sérieux, exacts sur des personnes habitant l'Europe, même sans que vous quittiez votre officine de New-York?

— Certes, et cela très facilement; j'ai des correspondants, et lorsqu'il s'agit d'une chose importante, dans certains cas délicats, je ne regarde pas à me déplacer.

— Eh bien! maître Speedy, dès mon arrivée à New-York j'irai vous voir, ayant peut-être à m'entretenir avec vous d'une affaire très intéressante.

— Entièrement à votre disposition, monsieur Snorby, je ne vous fais aucune protestation, la bonne renommée de la maison J.-J. Speedy s'impose par les succès qu'elle a obtenus.

Et le solliciteur s'applaudit de plus en plus ce jour-là de s'être lui-même présenté à son compatriote.

Cependant "La Normandie" avait franchi le canal de Rhode-Island, peu après, majestueusement, elle faisait son entrée dans le port de New York, dont la vue, ce jour-là, offrait un spectacle grandiose.

Le soleil s'était mis de la partie pour éclairer brillamment les grands vapeurs évoluant dans la rade.

Les uns, comme "La Normandie", arrivaient au terme de leur course, les autres emportaient de la grande cité, en même temps que ses produits, des voyageurs se rendant soit dans les villes principales du Sud de l'Hudson, de Boston ou de Philadelphie, soit même vers l'autre continent.

Au moment où William Snorby, toujours flanqué de son inséparable Speedy, se trouvait sur le quai dont les bords étaient envahis par la foule, le solliciteur lui désigna non loin de l'endroit où ils se

trouvait un personnage qui examinait curieusement chaque arrivant.

— Ah! voici maître Simpson, l'interlocuteur de Mme votre mère, elle aura été trop souffrante pour venir au-devant de vous.

Ayant aperçu M. Speedy et son interlocuteur, l'interlocuteur s'avança rapidement.

— Bonjour maître Speedy, n'est-ce pas M. William Snorby qui vous accompagne?

— C'est moi, en effet, répondit l'héritier des Snorby.

— La ressemblance avec défunt mon maître me l'avait fait deviner, dit l'interlocuteur. Je suis, hélas! chargé d'une triste nouvelle, monsieur William, il faut être courageux.

— Qu'y a-t-il dit Snorby, et son visage refléta une violente émotion?

— Mme votre mère est au plus mal, on craint une issue fatale. Si vous voulez la voir encore, il faut vous hâter...

Bouleversé, anéanti par la douleur nouvelle, William Snorby se laissa conduire à un splendide équipage qui l'emporta rapidement vers la cinquième avenue, la plus belle voie de New-York.

Dans un grand lit était étendue une vieille femme aux traits réguliers que l'approche de la mort affaiblissait et rendait presque majestueux; une expression de bonté restait la note dominante de cette figure.

Les mains pâles, d'une effrayante maigreur, étaient étendues, se détachant sur le drap richement brodé.

Dans la pénombre se tenaient plusieurs personnes qui causaient à demi-voix.

De temps en temps la malade murmurait des lambeaux de phrase:

— Mon fils, mon William... il va venir... c'est aujourd'hui... le bateau est signalé... Mon Dieu... pourquoi n'est-il pas là?

Comme si le Seigneur eût entendu la prière de la mourante, et ce moment la porte s'ouvrit et William Snorby parut dans l'encadrement de la tapisserie.

Willy, mon petit Willy, mon fils, murmura la pauvre mère avec une expression de joie et d'amour indéchiffrable... Je te rejoins donc avant de mourir! A présent, mon Dieu, vous pouvez me prendre, merci!

William Snorby, étreint par une terrible émotion, s'abattit en sanglotant auprès de la lit tandis que ses lèvres se posaient sur une des mains de l'agonisante.

D'un suprême effort, l'attirant à elle, Mme Snorby mit sur le front de son fils ses lèvres déjà glacées... Puis comme si ce der-

nier acte l'eût achevée, elle poussa un long soupir, ses yeux se dilatèrent et William sentit la main de sa mère se refroidir dans la sienne.

Mme Snorby était morte!

La douleur de William Snorby fut navrante. Tandis que les quelques parents ou amis de sa mère qui étaient présents se pressaient autour de lui, l'assurant de la sincérité de leurs condoléances, le malheureux restait silencieux, comme abîmé, écorché par cet affreux malheur.

On le conduisit dans la chambre préparée pour la recevoir, et on procéda aux funèbres dispositions de l'enterrement de la défunte.

Resté seul, l'infortuné Snorby s'écorça sur un